

La question de l'architecture réside-t-elle exclusivement dans l'œuvre bâtie? D'aucuns pourraient le penser, mais l'intérêt que les architectes ont toujours manifesté pour concevoir des livres surprend et interroge. Ainsi, l'étude des ouvrages écrits et lus par eux forme un champ de recherche tout à fait privilégié dont l'enjeu est de renouveler l'historiographie de l'architecture; d'où cette série d'enquêtes rassemblées dans un livre portant sur sept publications cultes de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, traitant toutes de la condition urbaine. Le questionnement commun de ces contributions porte sur ce qu'est un livre d'architecte: Relève-t-il d'une forme spécifique? Qu'est-ce qui le singularise au regard de tout autre catégorie d'ouvrage? Quelles sont les raisons d'écrire des architectes?

De Le Corbusier à MVRDV, les textes retenus n'ont pas simplement été considérés en tant que classiques mais comme de véritables instruments d'action qui redéfinissent les relations entre théorie et pratique de l'architecture. Ils ont été analysés tout à la fois comme des objets en tant que tels mais aussi comme participant d'un espace inscrit socialement. Ainsi font-ils partie d'une histoire sociale et matérielle de la culture architecturale, combinant l'étude des acteurs et des milieux intellectuels ou professionnels avec l'analyse de la matérialité des livres et de leur circulation.

25€ - ISBN 978-2-915456-78-3



PIERRE CHABARD - MARILENA KOURNIATI - RAISONS D'ÉCRIRE

# RAISONS D'ÉCRIRE L I V R E S D'ARCHITECTES 1 9 4 5 - 1 9 9 9

sous la direction de  
PIERRE CHABARD  
MARILENA KOURNIATI



  
ÉDITIONS DE LA VILLETTE  
*Penser l'espace*

INTRODUCTION	
<b>Des livres, des architectes, des chercheurs</b> Pierre Chabard et Marilena Kourniati	5
Efi Markou	23
<b>Œuvre collective et stratégies d'autorité</b> Le Corbusier, <i>Les Trois Établissements humains</i> , 1945/1959	
Clément Orillard	53
<b>Le livre, entre science et action</b> K. Lynch, <i>The Image of the City</i> , 1960	
Marilena Kourniati	79
<b>Architectures d'un livre et construction d'un collectif</b> [A. Smithson (dir.)], <i>Team 10 Primer</i> , 1962/1965/1968	
Valéry Didelon	111
<b>Réception critique et plasticité du livre</b> S. Izenour, D. Scott Brown, R. Venturi, <i>Learning from Las Vegas</i> , 1968/1972/1977	
Annick Tanter-Toubon	133
<b>Enjeux éditoriaux d'une autonomie disciplinaire</b> A. Rossi, <i>L'Architettura della città</i> , 1966	
Pierre Chabard	165
<b>Métamorphoses éditoriales et construction d'un classique</b> J. Castex, J.-Ch. Depaule, Ph. Panerai, <i>Formes urbaines : De l'îlot à la barre</i> , 1977/1997	
Enrico Chapel	207
<b>Nouveaux médias et persistance du livre</b> MVRDV, <i>Metacity/Datatown</i> , 1999	
POSTFACE	
<b>Livres d'architectes. Les parcours d'objets incertains</b> Christian Topalov	235
Biographies	263

**RAISONS D'ÉCRIRE.**  
**LIVRES D'ARCHITECTES, 1945-1999**  
sous la direction de  
PIERRE CHABARD et MARILENA KOURNIATI  
Postface  
CHRISTIAN TOPALOV

Ouvrage publié avec le concours du ministère de la Culture  
et de la Communication, direction générale des patrimoines,  
bureau de la recherche architecturale, urbaine et paysagère.

© Éditions de la Villette, Paris, 2013  
ISBN 978-2-915456-78-3

  
**ÉDITIONS DE LA VILLETTE**  
*Penser l'espace*



## INTRODUCTION

**DES LIVRES, DES ARCHITECTES,  
DES CHERCHEURS**

PIERRE CHABARD, MARILENA KOURNIATI

« Les œuvres retenues par l'histoire comme les plus grandes – celles qui font partie de notre patrimoine culturel – n'ont pas de sens "stable, universel, figé". Au contraire, on peut même dire que, si elles perdurent par-delà les siècles et les conditions sociales de réception, c'est qu'elles permettent aux publics variés qu'elles rencontrent des appropriations plurielles. [...] Mettre l'universel dans l'histoire, ce n'est pas le détruire et être relativiste, c'est livrer les conditions sociales et culturelles particulières qui rendent possible l'universalité de certains textes. »

Bernard Lahire<sup>1</sup>

La culture architecturale contemporaine n'est pas constituée que d'édifices emblématiques, qu'ils soient construits ou seulement dessinés, mais elle est jalonnée d'un nombre – pas si abondant – de livres de référence. Quelle place ont-ils, quels rôles jouent-ils, quels statuts assument-ils dans cette culture ? Et, surtout, que permettent-ils d'apprendre sur les architectes ? Les chercheurs, en effet, les emploient fréquemment dans leurs travaux sur l'architecture. Outre un usage bibliographique, les historiens les cantonnent généralement au statut de source, exploitant leur contenu, y trouvant de quoi abreuver une histoire de l'architecture qui s'apparente souvent à une histoire des idées architecturales. Outre ce statut instrumental, d'autres historiens ont recentré l'analyse sur les livres eux-mêmes, leur accordant le statut de corpus afin de mener des analyses souvent décontextualisées, que celles-ci portent sur leur structure textuelle ou leur forme matérielle.

Avec les auteurs ici rassemblés<sup>2</sup>, nous partageons la conviction qu'un autre mode d'enquête sur les livres d'architectes est non seulement possible mais fructueux. Rompant avec tout usage exclusivement internaliste des livres et resituant au contraire ceux-ci dans la complexité de leurs circonstances, nous entendons à travers eux interroger les raisons d'écrire des architectes. Dans quelles sphères sociales et culturelles, spatiales et temporelles opèrent-ils? À quelles questions répondent-ils en s'engageant dans une telle entreprise? Comment s'y prennent-ils? Quels moyens, quelles ressources mobilisent-ils? Quels usages font-ils des objets éditoriaux ainsi produits, souvent collectivement? Qu'est-ce qui circule entre le *logos* et la *praxis*, le discursif et le politique, le monde des théories et celui des pratiques?

Au plan méthodologique, notre ouvrage doit énormément au séminaire «La ville des sciences sociales» dirigé à l'EHESS par Christian Topalov et, jusqu'à son décès prématuré, par Bernard Lepetit<sup>3</sup>, et auquel nous avons, pour la plupart, participé. Orienté vers les écrits savants sur la ville, il invitait à «sortir du livre<sup>4</sup>» et le replacer dans les conversations multiples auquel il a pu participer, au gré de ses éditions. Contre l'anachronisme ordinaire des lectures des ouvrages du passé qui conforte les certitudes du présent, il revendiquait un «historicisme réflexif»<sup>5</sup> qui dérange les évidences et révèle les écarts, voire la part d'incommensurabilité entre les représentations d'aujourd'hui et celles d'hier. Au lieu d'actualiser les livres ou de les instrumentaliser pour tirer *a posteriori* des enseignements pour le présent, les enquêtes, à la fois pragmatiques et réflexives, menées dans ce cadre, les saisissaient comme des objets multidimensionnels, inscrits non seulement dans le temps de l'histoire mais dans l'espace social et cherchaient à comprendre les tâches assignées aux (ou par les) auteurs, les conditions, et les contraintes qui régissent la construction du sens du livre et les formes qui gouvernent sa transmission (édition, rééditions, traductions, etc.).

Partageant leurs outils méthodologiques, leurs hypothèses historiographiques et leur approche épistémologique, les sept enquêtes rassemblées ici, qui ont souvent été menées dans le cadre de thèses de doctorat ou de mémoires d'H.D.R., s'appuient sur d'importants corpus analytiques : fonds d'archives originaux, entretiens avec les acteurs, etc. Ces sept livres ont été choisis selon plusieurs critères (historiques, géographiques, typologiques, génériques, etc.) que nous voudrions expliciter dans cette introduction. Mais, en premier lieu, ils font, pour la plupart, partie des livres les plus familiers : ceux que l'on trouve dans les rayons de n'importe quelle bibliothèque d'architecte contemporain. Figurant continuellement dans les bibliographies et les anthologies de textes transmis aux étudiants d'architecture, ils jouissent même, pour certains

d'entre eux, d'un statut de manifeste ou encore de «classique». Malgré – ou à cause – de la canonisation dont ils font l'objet, le regard qu'on leur porte manque généralement d'objectivation et d'historicisation. C'est justement l'exercice auquel notre collectif a voulu se soumettre. Le parti pris était de transformer ces «textes» en «documents», c'est-à-dire de prendre le livre non pas simplement comme le vecteur neutre d'idées circulant dans un éther abstrait, atemporel et immatériel, mais comme un véritable analyseur qui peut nous informer sur les espaces socioculturels où il s'inscrit et auxquels il s'adresse. Nos enquêtes combinent donc l'étude des formes discursives et matérielles avec l'histoire des acteurs et de leurs réseaux, des milieux intellectuels et professionnels, et de leurs institutions.

Cette posture à la fois méthodologique et épistémologique veut rompre d'un côté avec une histoire des idées conventionnelle, qui fait trop souvent abstraction des conditions de production, et, de l'autre, avec une approche trop déterministe qui soumet le texte au contexte. Elle aspire ainsi à renouveler les méthodes de l'histoire de l'architecture.

### Les livres des architectes

Une première question s'impose à nous : «Qu'est ce qu'un livre d'architecture?» Elle en amène d'ailleurs vite une autre : «Qu'est ce que l'architecture?» Prises de front, ces interrogations d'ordre ontologique nous semblent conduire à des impasses. Le bibliographe Adolf Placzek le constatait lui-même dans son *Avery's Choice* : «Un des nombreux paradoxes de la littérature architecturale, c'est qu'elle ne concerne pas seulement l'architecture dans un sens strict, c'est-à-dire l'édification, mais aussi tout ce qui s'y rapporte.» Comment, alors, définir «les limites de la littérature architecturale? Comment tracer la ligne? Qu'est ce qui doit y être inclus?».

Pour Placzek, comme pour d'autres, un réflexe commode est de définir un point d'origine et de modéliser ainsi la «littérature architecturale» tel un ensemble dont les frontières sont certes diffuses mais dont le centre est stable, comme un champ de dissémination autour d'un point fixe. Mais quel est-il? Quel est le «premier» livre d'architecture? Quel est le premier item qui non seulement débute la liste mais inaugure la discipline elle-même? De ce point de vue, il est paradoxal de constater que les deux livres qui marquent traditionnellement cette fondation originelle (*Les Dix Livres d'architecture* de Vitruve, d'abord, et le *De re aedificatoria* d'Alberti, longtemps après) sont des objets plutôt insaisissables. Mario Carpo remarquait lui-même que «les textes fondateurs de cette discipline moderne [...] sont l'un et l'autre devenus des traités d'architecture à leur insu et presque accidentellement : le premier, seize siècles

après sa rédaction ; le second, avec un retard de cent ans seulement, mais dans les deux cas, sans rapport avec les intentions de leurs auteurs respectifs<sup>7</sup> ».

Peut-on parler de livres à leur égard ? Le premier est un *volumen* antique depuis longtemps disparu et qui n'est connu qu'à travers ses diverses copies médiévales ; le second, un *codex* manuscrit, inachevé et instable dans sa forme, fut publié contre le gré de l'auteur, plusieurs décennies après sa mort. Par conséquent, ces écrits existent moins par leur évidence d'œuvres achevées qu'à travers les innombrables lectures, commentaires et réinterprétations qu'elles ont suscitées (le *De re aedificatoria* étant d'ailleurs en grande partie une exégèse du *De architectura* de Vitruve).

Ces deux piliers de la prétendue « discipline architecturale » apparaissent comme deux « livres de mystères<sup>8</sup> » et comme les objets d'usages complexes et très intenses, depuis leur écriture même jusqu'aux lectures savantes les plus contemporaines (celle de Françoise Choay notamment). L'histoire de ces deux ouvrages livre moins les clés d'une discipline architecturale autonome qu'ils ne décrivent les frontières mouvantes et poreuses d'un monde d'architectes toujours inscrit dans le temps, l'espace et le social.

Trois constats s'imposent alors. D'abord les livres d'architecture – c'est-à-dire ceux qui traitent directement d'architecture – ne sont pas tous écrits par des architectes – mais aussi par des ingénieurs, des archéologues, des auteurs de guides de voyages, etc. –, ni même lus par eux ; ensuite, les livres d'architectes – c'est-à-dire ceux dont font usage les architectes – ne sont pas non plus tous écrits par des architectes<sup>9</sup> ; enfin tous les livres écrits par des architectes (ou reconnus comme tels par l'histoire de l'architecture) ne sont pas des livres d'architecture : Alberti a aussi bien écrit sur l'art de bâtir que sur les mathématiques, la cryptographie ou la grammaire, tout comme Claude Perrault sur la zoologie et la mécanique.

Plutôt que de défendre l'autonomie présumée de la discipline architecturale, nous souhaitons interroger sa fondamentale hétéronomie, aux confins du savoir, du pouvoir et de l'action. Par conséquent, nous avons fait le choix, comme d'autres avant nous, de délaissier l'expression « livre d'architecture » pour celle de « livre d'architecte » ou de « livre des architectes », qui ne repose pas sur des critères disciplinaires prédéterminés mais désigne, selon Kenneth Hafertepe et James O'Gorman, les livres « que les architectes collectionnent, utilisent, lisent, critiquent, discutent, défendent, écrivent, illustrent, dessinent, impriment, prennent comme inspiration, empruntent, utilisent pour éduquer leurs clients, pour faire la promotion de leurs compétences, pour ouvrir une polémique, [les livres] pour lesquels ils dessinent des bibliothèques ou qui, tout simplement, leur procurent du plaisir<sup>10</sup> ».

Même si les livres étudiés ici ont tous été écrits par des architectes, nous ne postulons pas, à travers leur choix, une frontière disciplinaire nette à l'intérieur de laquelle installer confortablement nos enquêtes. Au contraire, nous entendons interroger cette frontière et observer comment et où les acteurs de nos enquêtes l'ont eux-mêmes tracée.

Refuser de répondre de manière essentialiste à la question « qu'est ce qu'un livre d'architecte ? », n'empêche cependant pas de réfléchir à ce qui le distingue d'un livre de littérature tant au plan de sa production, de sa transmission que de sa réception. Les enquêtes qui suivent esquissent quelques hypothèses : du point de vue de sa forme matérielle, les livres d'architectes privilégient l'articulation entre texte et images, entre discours et parcours ; du point de vue des pratiques de lecture, ils sont souvent moins lus que consultés, parcourus dans leur récit visuel. Ils apparaissent également comme des objets particulièrement instables, notamment par le jeu des éditions et rééditions successives. En effet, plus qu'écrire des livres, les architectes savent fabriquer des objets éditoriaux hybrides qui ont la faculté de se transformer pour s'ajuster à des conditions perpétuellement changeantes.

### La tyrannie du texte

Depuis un demi-siècle, la recherche architecturale s'est abondamment intéressée aux livres, selon des points de vue qui ont évolué au même rythme que les modes intellectuelles : le plus couramment adopté s'appuie sur l'analyse critique et l'interprétation textuelle qui ont profondément renouvelé après-guerre les études philologiques et littéraires. Cet ensemble de démarches, qui considèrent le « texte » comme porteur du sens indépendamment de sa matérialité, se distingue essentiellement entre elles par leur manière d'analyser la triade formée par l'auteur, le texte et le lecteur. Après une longue tradition de l'histoire littéraire centrée sur la relation génétique de l'écrivain à son œuvre, le *New Criticism* puis la critique structuraliste ont opéré une rupture radicale en instaurant une théorie du texte pensé en dehors de sa matérialité, de son auteur<sup>11</sup> et de son lecteur. Les travaux ultérieurs d'un Gérard Genette sur la transtextualité<sup>12</sup> ou la paratextualité<sup>13</sup>, les *cultural studies* et les études littéraires post-structuralistes américaines, qui tendent à transformer toute réalité en texte et toute pratique sociale en construction discursive et symbolique, s'inscrivent globalement dans cette tradition intellectuelle où l'écrit, déconnecté de son contexte, de son historicité, est considéré comme une structure textuelle synchronique, objet d'une analyse interne. Même la théorie de la réception d'Hans Robert Jauss<sup>14</sup> qui tentait de restaurer le rôle producteur du lecteur n'a pas rompu avec cette approche textuelle. Les travaux de Jauss, où

Bourdieu voyait « une de ces vieilles herméneutiques peu présentables qu'on nous recycle aujourd'hui du côté d'*Esprit*<sup>15</sup> », construisent un lecteur abstrait, anhistorique, face à un texte dématérialisé et coupé de ses conditions de production, de transmission et d'appropriation.

Dans le champ de l'architecture, le structuralisme et les théories du « texte » sont, depuis les années 1960, éminemment représentés depuis les travaux de Françoise Choay sur les écrits architecturaux et urbains<sup>16</sup> jusqu'aux analyses architecturologiques de Philippe Boudon<sup>17</sup>, en passant par les lectures plus herméneutiques de Michel Vernes<sup>18</sup> ou de Philippe Hamon<sup>19</sup>. On trouve aujourd'hui des ramifications très vivaces de ces réflexions, amendées par des outils plus récents issus des sciences humaines, dans le Groupe de recherche art, architecture et littérature (Graal), autour de Pierre Hyppolite et Antoine Leygonie qui, depuis quelques années, organisent régulièrement des colloques sur les liens sémiologiques et épistémologiques entre architecture et littérature<sup>20</sup>. On pourrait considérer les très nombreuses et très copieuses anthologies de textes sur l'architecture publiées depuis quelques années par des universitaires américains comme un autre avatar de cette approche textuelle des écrits d'architectes ou sur l'architecture ayant servi la refondation de l'architecture comme discipline théorique dans les universités américaines depuis les années 1980<sup>21</sup>.

Bien que l'apport des recherches textuelles soit considérablement fécond, le présent ouvrage entend prendre une position critique vis-à-vis de trois principaux problèmes que nous semble poser cette « tyrannie du texte ». Tout d'abord, contrairement à Françoise Choay, par exemple, qui proposait de « [s'enfermer] dans le seul espace des textes instaurateurs, en faisant abstraction du contexte dans lequel ils ont été élaborés<sup>22</sup> », nous avons cherché à historiciser les livres, à les réinscrire dans leurs multiples sphères d'usages. Ensuite, loin d'en faire un « locuteur abstrait<sup>23</sup> », nous avons donné une réalité, une consistance sociohistorique à l'auteur, ainsi qu'aux autres types d'acteurs (éditeur, graphiste, commanditaire, bibliothécaire, lecteur, etc.) qui participent à la production du livre et/ou en font usage. Enfin, nous refusons, en tant que chercheurs, le rôle de lecteur ou d'hyper-lecteur qu'ont adopté les sémiologues, le rôle de l'herméneute qui prétend déchiffrer, interpréter les signes que véhicule le texte, révéler ses significations latentes, ses vérités cachées – au risque parfois de la surinterprétation.

### Le livre comme objet

Une autre tradition notable de la recherche sur les livres considère, à l'opposé de la précédente, l'écrit dans sa réalité matérielle. Historiquement, ce sont

les bibliographes, les conservateurs et les bibliothécaires qui ont initié cette observation attentive de l'objet livre. Dans ce que les Anglo-Saxons nomment la bibliographie analytique, la description matérielle du livre constitue une des voies de l'étude morphologique de tout dispositif portant l'écrit (du manuscrit à l'imprimé mais aussi les stèles, tablettes, rouleaux, codex, etc.). Pour s'en tenir à l'imprimé, la bibliographie matérielle tend à se fonder en science objective, décrivant systématiquement le format, la reliure, les conventions typographiques, la mise en page, la disposition des paragraphes, le découpage du texte, les signes iconiques, etc. L'attention n'est pas seulement portée sur les livres eux-mêmes mais sur les conditions techniques de leur fabrication et de leur conservation, et recouvre l'histoire de l'imprimerie et de techniques graphiques jusqu'au mode de classement dans les bibliothèques. Pour autant, cette archéologie du livre, qui n'est pas moins internaliste que les approches textuelles, reste *a priori* indifférente au sens qu'il contient et à son interprétation<sup>24</sup>.

Les travaux bibliographiques portant sur l'architecture sont très abondants dans les mondes anglo-américain et germanique et émanent le plus souvent de conservateurs de bibliothèques universitaires<sup>25</sup>. En France, on peut cependant repérer deux foyers récents de travaux bibliographiques sur le livre d'architecture : d'abord, à l'École pratique des hautes études et à l'École des Chartes, autour de Jean-Michel Leniaud et Béatrice Bouvier<sup>26</sup>; ensuite, depuis 2004, le projet de Bibliographie du livre d'architecture français (1512-1914) en partenariat avec l'INHA, le Centre d'histoire des techniques du Cnam et la bibliothèque de l'École des beaux-arts<sup>27</sup>.

Cette tradition bibliographique d'analyse matérielle de l'écrit est d'un intérêt majeur car elle a servi de ferment à une approche proprement historiographique qui prend la voie, au tournant des années 1960, d'une histoire sociale du livre, non pas en tant que texte mais en tant que véritable agent socioculturel<sup>28</sup>. Celle-ci est inaugurée en France par Henri-Jean Martin, alors jeune bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, avec l'appui de Lucien Febvre<sup>29</sup>. Dans cette tradition française de l'histoire sociale de l'imprimé, les livres ont enfin des lecteurs mais, paradoxalement, pas d'auteur, ou plus exactement celui-ci n'entre pas dans son domaine d'étude. Il relève des genres classiques de l'histoire littéraire (biographie, études d'une école ou d'un courant) qui l'érigent comme une figure souveraine, dont l'intention enferme la signification de l'œuvre et dont la biographie commande l'écriture<sup>30</sup>. L'auteur, tel qu'il a fait récemment son retour dans l'histoire et la sociologie littéraire, est resitué, au contraire, dans un espace social où il vit, se forme, produit, et qui détermine, pour une part, ce qu'il écrit<sup>31</sup>.

Dans le domaine de l'architecture, on observe le même phénomène. Les foyers français précédemment cités de recherches bibliographiques sur le livre d'architecture sont aussi ceux qui ont introduit dans le champ de l'architecture ces nouvelles approches de l'histoire du livre, en s'intéressant non plus seulement à l'écriture mais aussi à l'édition, à la production, à la diffusion et à la réception<sup>32</sup>. Alors que les premiers historiens de l'architecture s'intéressant aux livres et aux revues dans les années 1970-1980 les prenaient comme simples sources documentaires, alternatives aux bâtiments eux-mêmes<sup>33</sup>, on les envisage aujourd'hui comme les objets mêmes de la recherche historique. Il s'agit, selon Alice Thomine, « d'étudier le livre dans toutes ses dimensions culturelles, sans dissocier le contenu du contenant, en documentant aussi bien la figure de l'éditeur que celle des différents auteurs (rédacteurs, graveurs), en procédant à une analyse matérielle très précise des ouvrages (nombre de pages, nombre d'illustrations, sommaires et mention manuscrite<sup>34</sup>). » Cette réévaluation de la dimension matérielle du livre est confirmée par d'autres travaux récents<sup>35</sup>.

### L'usage des livres

Une troisième voie de la recherche sur les livres se situe entre l'histoire sociale du livre et la sociologie des pratiques de lecture et des usages des livres. Dans le monde anglo-saxon, le bibliographe Donald F. McKenzie a renouvelé sa discipline en envisageant en 1985 une « sociologie des textes<sup>36</sup> » qui, non seulement, croise l'analyse des textes et celle de leur forme matérielle mais surtout reconstitue les contextes de production, de circulation et de réception. En France, les travaux de Roger Chartier ont magistralement opéré au sein de l'histoire culturelle le passage « du livre au lire<sup>37</sup> », c'est-à-dire de l'étude des livres eux-mêmes à celle de leurs usages et de leurs appropriations multiples par leurs lecteurs. Sous cet angle, la signification des textes apparaît comme indissociable de leur forme matérielle et des circonstances de leur lecture.

D'une part, les formes successives selon lesquelles un texte se présente permettent des renouvellements de sa lecture. D'autre part, dans la synchronie, un même livre va, au sein d'une même société, faire l'objet d'appropriations différentes. Enfin, un texte peut rester stable dans sa lettre et dans sa forme, mais ses lectures vont cette fois différer dans le temps : « Un livre change par le fait qu'il ne change pas alors que le monde change<sup>38</sup>. » Tandis que l'histoire sociale du livre et la sociologie de la lecture insistaient sur la corrélation entre groupes sociaux et objets culturels, l'histoire culturelle des livres de Chartier met l'accent sur les usages différents que font ces groupes sociaux des mêmes

objets culturels. Comme le remarque Bernard Lahire à propos des travaux de Chartier : « Les différences culturelles se manifestent davantage dans les usages contrastés de matériaux parfois partagés que dans les inégales distributions des lectures<sup>39</sup>. »

Il est plus fécond de partir des livres pour reconstituer les groupes qui se les approprient plutôt que d'examiner les clivages culturels par le filtre d'une catégorisation sociale prédéterminée. Cette hypothèse sous-tend nos enquêtes qui s'inscrivent globalement dans une approche sociohistorique balisée par ailleurs par Pierre Bourdieu. Dans *Les Règles de l'art*<sup>40</sup>, celui-ci définissait le champ littéraire comme objet sociologique et ouvrait la voie à des travaux sur le fonctionnement de la littérature en tant qu'institution sur les stratégies des acteurs au sein de ce champ, et notamment celles de l'auteur réintroduit non comme maître du sens mais bien comme sujet des règles du jeu qui organisent son champ<sup>41</sup>.

Bien sûr, les historiens du livre d'architecture ont déjà ouvert leurs recherches à ces phénomènes en amont et en aval du livre, mais bien souvent, ceux-ci sont abordés à travers les catégories de « production », de « diffusion » et de « réception ». Même si ces catégories ont permis de rompre avec les approches exclusivement textuelles et d'introduire certaines questions – notamment celles de la forme matérielle ou du rôle du lecteur –, elles réduisent les usages d'un livre à un schéma univoque et linéaire enchaînant émission et réception d'un message, lecture et écriture, *poiesis* et *esthesis*. Par conséquent, nous proposons dans ce livre de conserver la notion plus neutre et plus ouverte d'« usage ». Par sa généralité même, elle permet, sans les prédéterminer, d'englober une pluralité de phénomènes parfois insoupçonnés. Par ailleurs, cette notion transversale entre auteur, éditeur, lecteur, n'instaure pas de hiérarchie *a priori* entre usages éditoriaux, auctoriaux et lectoriaux, tous étant producteurs du livre.

### Le livre comme document

Les ouvrages étudiés ici présentent plusieurs points communs. Il s'agit d'abord de livres d'architectes écrits et lus par eux. Ils partagent non seulement la même période (la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle) mais aussi un même intérêt d'architecte pour l'urbain. Outre le nombre de leurs rééditions et la multiplicité de leurs sphères d'usage et de réception jusqu'à aujourd'hui, ces livres offrent en effet l'intérêt de marquer, à travers leurs multiples occurrences, les jalons d'une période complexe de l'histoire de l'architecture (d'un après-guerre à une fin de siècle), période dont ils révèlent deux traits saillants : l'émergence progressive de la notion de « culture architecturale » ou

de l'architecture comme culture<sup>42</sup>, et l'urbanisation non seulement comme phénomène mais comme problème adressé à – et saisi par – l'architecte.

À l'intérieur du cadre méthodologique commun, nos enquêtes ne prétendent pas à l'exhaustivité mais privilégient chacune un angle de vue particulier. Elles permettent ainsi de traiter collectivement, dans leur variété, des rapports des architectes à leurs livres : la prééminence de la figure de l'auteur au détriment du collectif de production (Le Corbusier, *Les Trois Établissements humains*, 1945/1959), les tentatives de définition de nouveaux objets épistémologiques (Kevin Lynch, *The Image of the City*, 1960), les analogies livre-architecture (Alison Smithson, *Team 10 Primer*, 1962/1968), les tensions entre réseaux professionnels et universitaires (Aldo Rossi, *L'Architettura della città*, 1966), le rôle rétroactif de la réception (Robert Venturi, Denise Scott Brown, Steven Izenour, *Learning from Las Vegas*, 1972), les métamorphoses éditoriales successives (Jean Castex, Jean-Charles Depaule, Philippe Panerai, *Formes urbaines : de l'îlot à la barre*, 1977) et l'auto-publication (MVRDV, *Metacity/Datatown*, 1999).

Efi Markou analyse conjointement la transformation éditoriale de l'ouvrage *Les Trois Établissements humains* et le changement du contexte politique et professionnel. Publié par l'Ascoral en 1945, à un moment bien particulier de la Reconstruction, le livre adhère d'abord à l'idéologie étatique de décentralisation industrielle et d'aménagement du territoire national, et situe l'intervention de l'architecte à cette échelle. La réédition de 1959, signée cette fois par le seul Le Corbusier, se recentre sur l'échelle plus restreinte de l'urbanisme. Prenant acte de la victoire des ingénieurs, épaulés par les économistes et les géographes dans la bataille de l'aménagement du territoire, celui-ci prend position dans la perspective de nouveaux chantiers en France (notamment les grands ensembles) et à l'étranger (Chandigarh).

Issu d'une recherche sur la perception de l'espace urbain menée au MIT entre 1954 et 1959, *The Image of the City* (1960) a connu une réception mondiale massive dans le monde de l'architecture, notamment en France. Clément Orillard resitue cette recherche dans le processus d'émergence de l'*urban design* aux États-Unis mais aussi dans le contexte de renouvellement du discours théorique sur l'architecture dans les années 1960, à l'occasion duquel plusieurs paradigmes scientifiques furent mobilisés.

*Team 10 Primer* (1962/1968) relève d'une tentative d'afficher de manière unitaire le travail d'un groupe international d'architectes qui présente deux particularités : ses membres changent dans le temps et ils ne mènent pas de projets ensemble. Marilena Kourniati montre comment, face à cette tâche délicate, Alison Smithson fabrique le livre comme une « forme ouverte » dans une analogie avec leur propre architecture. En composant des fragments

textuels et visuels produits par les divers membres dans des contextes différents entre 1954 et 1962, *Team 10 Primer* tente d'exposer « ce qui fait tenir » le Team 10 après la dissolution des Congrès internationaux d'architecture moderne et construit *a posteriori* un auteur en collectif résistant à l'interchangeabilité des voix individuelles.

Au fil de ses diverses éditions entre 1968 et 1977, *Learning from Las Vegas* a fait l'objet d'une intense controverse et d'une réception exceptionnellement large pour un livre d'architectes. Valéry Didelon montre comment cet ouvrage a été assimilé, au gré de ces débats, à des genres littéraires différents par ses auteurs, ses éditeurs et ses lecteurs, ce qui a largement orienté sa lecture. *In fine*, *Learning from Las Vegas* a peut-être même contribué à l'apparition d'un nouveau genre de livre d'architecture.

L'enquête d'Annick Tanter-Toubon remplace la première édition de *L'Architettura della città* (1966) sur la scène complexe et critique de l'urbanisme italien des années 1960. Elle montre aussi comment cet ouvrage accompagne la reconversion universitaire d'Aldo Rossi et lui confère une position dans le débat sur le renouvellement de l'enseignement. Les discussions suscitées par l'ouvrage dans les colonnes de *Casabella* et au sein du Politecnico de Milan vont contribuer à fixer collectivement son sens, transformant cet essai de science de la ville en une théorie du projet architectural.

*De l'îlot à la barre* peut apparaître de loin comme le cheval de bataille d'une génération contre une autre : les jeunes enseignants chercheurs issus de 1968, revendiquant le « retour à la ville » contre les anciens mandarins de l'École des beaux-arts, les grands patrons d'ateliers des Trente Glorieuses. À travers ses métamorphoses éditoriales (1975/1977/1997), Pierre Chabard révèle d'autres lignes de front à l'intérieur de la jeune génération, notamment la divergence progressive de ses auteurs et l'évolution de ses usages : si, en 1975, il s'agissait de prendre une position originale dans le contexte concurrentiel de la fondation des UP et de la recherche architecturale, en 1997 l'ouvrage fait entendre plus fortement la voix de Philippe Panerai définissant une pratique idéale du « projet urbain ».

Par l'analyse des étapes de fabrication de *Metacity/Datatown* (1999), Enrico Chapel explore, quant à lui, les liens que ce livre sans architecture entretient avec la matière vidéographique dont il dérive (une exposition-installation vidéo). Rassemblée selon une logique narrative proche du cinéma, cette matière se substitue au texte écrit tout en confirmant sa linéarité. En même temps, elle témoigne de l'hybridation du travail architectural avec les arts numériques et médiatiques, ainsi qu'avec les stratégies d'autopromotion d'une jeune équipe en quête de reconnaissance.

### Livre et édifice

Avant de laisser la parole aux auteurs, quelques questions doivent encore être posées : pourquoi cette socio-histoire de la culture architecturale porte-t-elle sur des livres et pas sur des édifices ? Existe-t-il des liens entre livre et édifice, entre l'architecture comme discours et l'architecture comme objet édifié et quels sont-ils ? Dans l'historiographie sur le livre d'architecture, les auteurs sont très partagés. Françoise Choay revendique clairement une autonomie : « À l'encontre des historiens de l'architecture et de l'urbanisme, on ne se souciera pas des relations susceptibles de lier les écrits instaurateurs à des espaces effectivement réalisés<sup>43</sup>. » De leur côté, les historiens inspirés par les approches bibliographiques et/ou par l'histoire du livre s'intéressent au contraire de près à la dépendance entre ces deux ordres : « Qu'est-ce qui est premier – l'édifice ou le livre ? », s'interroge le bibliographe Adolf Placzek<sup>44</sup>. De même, Alice Thomine affirme : « Assurément, pour parvenir à cerner au mieux les liens existant entre le livre et la théorie, ou la création architecturale proprement dite, il faudrait, à la suite de Roger Chartier, documenter l'histoire de la lecture des ouvrages d'architecture pour comprendre leur réception, leur utilisation et leur impact<sup>45</sup>. » À son tour, Jean-Philippe Garric interroge le « statut du livre d'architecture vis-à-vis de la conception architecturale » : « Autrement dit, le livre d'architecture est-il un outil pour l'action, une démonstration préalable d'une compétence de l'auteur, un témoignage pour la postérité, ou tout simplement la continuation de l'architecture par un autre moyen<sup>46</sup> ? »

Pour notre part, nous nous abstenons de donner une réponse définitive à ces questions. C'est précisément parce que le livre est un objet complexe pour l'architecture, symbole à la fois de son autonomie et de son hétéronomie, qu'il nous a semblé plus fécond de suivre sur ce point aussi les acteurs de nos enquêtes. Nous ne préconcevons *a priori* aucune opposition entre le livre et l'édifice. Au fond, notre posture de recherche nous conduit à considérer les livres non seulement comme des objets matériels mais comme d'authentiques instruments de l'action. Ils ne relèvent pas du seul *logos* disjoint d'une *praxis* mais participent de celle-ci. Nous pourrions ainsi travailler de la même manière sur des édifices. « Sortir » de l'édifice (tout comme nous avons cherché ici à « sortir » du texte) pour étudier la construction sociale des formes matérielles, symboliques ou discursives peut, nous semble-il, contribuer à renouveler l'historiographie de l'architecture tout en ouvrant de nouvelles pistes à l'histoire culturelle.

EFI MARKOU

ŒUVRE COLLECTIVE

ET STRATÉGIES D'AUTORITÉ

LE CORBUSIER, LES TROIS

ÉTABLISSEMENTS HUMAINS, 1945/1959